



Antonio Dorigo, architecte milanais de cinquante ans, est un habitué de la maison close de la signora Ermelina. Cette dernière lui présente un jour la toute jeune Laïde dont il s'éprend. L'attirance physique qu'il éprouve se double d'un attachement profond qui ne semble pas partagé par la jeune fille. Elle est occasionnellement ballerine à la Scala de Milan, quitte ensuite cet emploi puis délaisse la maison close tandis que Dorigo lui loue un appartement et la voudrait tout à lui. En réalité elle lui échappe constamment, trouve de multiples prétextes pour ne pas se rendre à ses rendez-vous, ou alors très tardivement et ne manque pas une occasion de l'humilier. Dorigo a conscience qu'elle lui ment mais se laisse manipuler, passe son temps à l'attendre et à se perdre en suppositions à son sujet. L'amour exclusif qu'il voue à Laïde est une maladie qui le dévore et une source de douleur que seule la présence de la jeune-femme parvient à apaiser. Il est tenaillé par la peur de la perdre, la paie pour qu'elle vienne le rejoindre plusieurs fois par semaine, croit ainsi la dominer, mais c'est l'inverse qui se produit.

Qui est Laïde ? Celle qu'il avait remarquée dans une rue tortueuse d'un quartier populaire ? La ballerine transfigurée par la danse ? Celle qui chante un jour des airs venus du fond des âges ? C'est à coup sûr un être libre, compliqué, mystérieux, l'incarnation même de la ville de Milan.

Piera, une amie de Laïde tente de mettre Dorigo en face de la réalité : Laïde, issue d'un milieu défavorisé, maltraitée par la vie et les hommes n'a-t-elle pas trouvé en Dorigo, bourgeois ingénu et romantique malgré son âge, l'occasion de se venger ?

Cette prise de conscience devrait permettre à Dorigo de renoncer à cet amour sans trop de douleur à moins qu'elle ne l'aide à le vivre plus sereinement...

Une grande partie du roman qui plonge le lecteur dans le labyrinthe des sentiments et des questionnements du personnage masculin pourrait créer une certaine lassitude ; cependant l'imagination de Dorigo est telle, qu'il parvient à incarner ce qu'il ressent ; par exemple le paysage n'a de sens que par rapport à l'être aimé ; la métaphore du fleuve au milieu duquel il se trouve représente son incapacité à dominer ses sentiments... La magie de l'écriture opère pleinement.

Danièle FUSTÉ
Décembre 2021

« *Mon livre exprime mon état d'esprit et mon expérience, mais j'ai un peu forcé le trait (ho aggravato le tinte)* » déclare Dino Buzzati en 1963, au moment où paraît son nouveau roman *Un amore*. Le maître reconnu du fantastique, journaliste au *Corriere della Sera*, reconnaît-il donc que le quinquagénaire Antonio Dorigo, respectable architecte, c'est lui ? Lui qui revendique la spontanéité d'un amour authentique pour Elle, Laïde (Adélaïde), jeune prostituée mineure rencontrée dans les salons de Madame Ermelina. Elle qui lui fait découvrir l'amour. Car Dorigo ne s'éprend pas seulement de sa jeunesse et de son corps - amplement convoité et fantasmé - mais aussi de ce qui lui échappe, de ce qu'elle lui refuse, de sa perversité. Car Laïde, peu sensible à l'âge ni au charme intellectuel de l'architecte se plaît, semble-t-il, à le faire attendre, à mentir, à l'avilir. Incertain sur les rôles qu'il est amené à assumer – ami occasionnel, client favori, amant officiel, oncle ou protecteur – Dorigo, « *à sa proie attaché* », se laisse humilier au nom d'un amour plus fort que l'estime de soi, un amour pour lequel il se damne.

Comme l'observe justement Eugenio Montale, Dino Buzzati opère dans ce livre une « *dissection quasi anatomique d'un sentiment amoureux que certains peuvent juger pathologique* ». Ce que le lecteur perçoit comme prédation et manipulation est peut-être aussi quête d'une altérité confrontée au mystère des êtres et des sexes. Une réflexion qui ne manque pas d'intérêt. Le lecteur (la lectrice !) s'impatiente pourtant à suivre Dorigo dans les méandres labyrinthiques du désir masculin, dans un monologue obsessionnel qui dilate le temps. Qui finit par lasser.

Louissette CLERC
Décembre 2025